

so. Il y passa deux ans et alla ensuite passer quelque temps dans la solitude de la Chartreuse pour se préparer à recevoir la prêtrise qui lui fut conférée en juin, 1829. Il venait d'atteindre sa vingt-quatrième année.

La réputation de M. Cœur a commencé en province, lors des prédications qu'il fit à Lyon en 1833, et plus tard à Nantes et à Bordeaux. Paris devait appeler à lui un talent déjà si distingué, et la Sorbonne a rendu justice à M. Cœur en le nommant à remplir à la Faculté de Théologie la chaire d'éloquence sacrée.

M. Cœur a une figure assez commune, un geste lourd et un timbre de voix un peu voilé. Il manque de ces qualités extérieures qui concourent à faire un orateur. Mais sa parole est d'une lucidité admirable. On lui sait gré de tous les efforts qu'on n'est pas obligé de faire pour saisir sa pensée. Sa manière est savante et philosophique ; il excelle à exprimer de ces vérités que tout le monde sait, mais que personne n'avait encore exprimées. Son style est abondant et fleuri, un peu trop fleuri peut-être ; mais c'est là un défaut dont il aurait tort de se corriger tout à fait. Ce qui serait de la recherche dans tout autre semble naturel en lui, et il y a tel passage de ses cours et de ses sermons qui rappelle les plus charmantes pages de Bernardin de Saint-Pierre.

M. Cœur n'a pas encore dit son dernier mot comme prédicateur. Mais tout annonce qu'il s'élèvera avant qu'il soit peu à la réputation de MM. Lacordaire et de Ravignan, à moins qu'il ne soit absorbé complètement par l'enseignement de la Sorbonne.

MŒURS CANADIENNES.

DE L'HABITUDE DE SALUER LES PASSANTS.

Les manières sont l'indice le plus frappant et le plus certain du caractère et de la pensée d'un peuple. Elles sont la peinture de ses mœurs. En effet, tout sentiment généralement éprouvé toute opinion commune, tout préjugé public, influe sur les habitudes extérieures et se reflète dans les Actes de celui qui le partage ; tellement que l'examen des pratiques journalières des membres isolés d'une société la fait mieux connaître, la dévoile plus clairement que l'étude de ses institutions écrites et de ses faits collectifs. Il y a toujours un certain nombre de personnes qui s'éloignent du type commun et ont des manières différentes de celles de leurs compatriotes ; quelques-unes encore ont un maintien si peu tranché, qu'on ne saurait jamais deviner à quelle nation elles appartiennent ; on les prendrait en tout pays, même dans le leur, pour des étrangers. Mais ces exceptions ne s'appliquent qu'à l'individu ; des manières communes à un peuple entier ne sauraient être trompeuses, aussi sont-ce les pratiques extérieures les plus universellement répandues qui présentent le plus fidèlement l'image de son caractère et de son état social.

Comme les autres peuples le Canadien se peint dans ses manières. Entre autres l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays. Parcourez le Canada Français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez ; il vous semblera que tous vous connaissent ; uniformément chaque personne que vous rencontrerez otera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous apercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passe près de vous l'expression de la bienveillance. Vous serez vous-même forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes ; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer un peuple. Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur : les hommes sont tous frères et tous égaux. Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à oter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent. Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire. Cet homme ce voyageur m'est inconnu, dit-il, mais il est peut-être malheureux ; qu'il soit consolé, il verra qu'il n'est pas seul sur la terre, que d'autres pensent à lui ; et il lui souhaite le bonjour. Cet autre peut-être est un ami encore inconnu mais qu'il trouvera dans d'autres temps ; il le salue pour lui dire qu'il est maintenant le sien, et l'inviter par ce signe à réclamer son aide. Est-ce un homme puissant, un riche, qu'il sache que le Canadien n'envie ni son rang ni sa fortune. Au pauvre, au malheureux, il dira le front découvert : que Dieu te bénisse, frappe et tu trouveras un abri sous mon toit. Voilà ce que veut dire le salut donné aux passants ; c'est l'expression de la confraternité, de la justice et de l'égalité qui distinguent les Canadiens.

Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère ; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne en quelque position qu'elle se trouve placée. Chez la plupart des peuples on se dit en parlant des autres hommes : *je suis autant que vous*, et l'on craindrait de perdre de son importance en leur témoignant le moindre respect ; c'est l'orgueil et l'égoïsme, et la préférence de soi-même qui inspirent ce sentiment ; n'est-il pas plus digne, plus généreux de dire en saluant le passant comme font les Canadiens, *vous êtes autant que moi, je vous estime à l'égal de moi-même*.

Cette habitude de saluer tout le monde indistinctement a encore sa source dans un sentiment religieux et appartient à la plus haute philosophie. L'homme est sur cette terre celui de tous les êtres qui se rapproche le plus de la divinité. Il a été créé à son image, et son âme est le souffle de Dieu. Si sa nature est tellement élevée, si la meilleure partie de lui-même a une origine aussi sublime, ne mérite-t-il pas tous les égards ? n'est-il pas digne de tous les respects ? et honorer l'humanité, honorer l'homme n'est pas rendre hommage à son créateur. En effet l'esprit de Dieu est partout vivant dans l'humanité ; chez le bon et le méchant, chez le grand et le petit, chez l'enfant nouvellement mis sur la terre, chez le vieillard prêt à remonter sur son auteur, chez la femme qui plus souvent que nous pense à Dieu, et s'élève d'avantage vers lui en l'adorant avec plus de ferveur. Il semble donc que tous les hommes, quels qu'ils soient, ont droit à notre respect ; cette considération, mes amis, aussi bien que la vénération due à nos anciens usages, vous engagera à faire comme jusqu'ici, à conserver l'habitude de saluer les passants.

GUIL. LEVESQUE.

UN JEUNE FRANCE.

.....Puisque j'y suis, je vous dirai une fois pour toutes, ce que c'est que le *jeune France* ; c'est une variété de l'espèce, qui n'est que d'hier, qui mourra demain peut-être, mais qui mérite d'être étudiée aujourd'hui.

Le jeune France est une espèce de crétin qui tient le juste milieu entre le dix-huitième siècle et l'Empire ; même comme embryon, ce n'est pas une chose de notre époque. Le jeune France est une caricature en retard ; c'est le jugeur moderne. C'est lui qui jouit aujourd'hui de tout ce qui se fait dans les arts, à la place des honnêtes, des bons et des sages, qui ne s'en occupent plus. Le

jeune France porte une moustache sur la lèvre, une mèche sur le menton, de la barbe sous le cou, des favoris sur les deux joues, et des cheveux courts sur la tête, quand il a des cheveux. Au physique, c'est quelque chose de très laid, qui est fort à la mode. Dans l'absence de société où nous sommes, la société c'est le jeune France. Si le jeune France n'était pas dans les salons pour parler, dans les théâtres pour applaudir, dans les rues pour faire du bruit, il n'y aurait en France ni conversation de salon, ni applaudissements au théâtre, ni agitation dans la rue. Le jeune France représente la société absente. Où est la société ? je n'en sais rien ; mais les gens superficiels ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a plus de société, grâce aux jeunes Frances. En effet, le jeune France fait des modes et des vers. Il dort, il marche, il va aux Italiens ou à l'Opéra : il fait l'amour, il se bat en duel, il loue des romans au cabinet de lecture, il fait des lettres de change, des pamphlets, des drames et des journaux, comme ferait la société la plus polie et la plus corrompue. Le jeune France sait faire absolument tout ce que fait une société bien organisée, excepté la barbe. Le jeune France va à pied et en voiture ; plus souvent à pied qu'en voiture ; il a des gants jaunes et un habit boutonné jusqu'au menton ; il se pavane à la promenade, il se regarde à la glace, il se sourit amoureuxment, il est pauvre, mais fier, il porte un habit rapé, mais il le porte bien ; il a un chapeau de soie, mais le chapeau est sur le côté de la tête, en guerrier. Pour le physique et pour le moral, voilà le jeune France. C'est le lien utile qui réunira la société qui n'est plus à la société qui n'est pas encore. C'est le phosphore après et avant la lumière. Ce n'est pas la nouvelle France, ce n'est pas la vieille France ; c'est le *jeune France* : ce n'est pas du tout la France, heureusement.

LE MERCREDI DES CENDRES.

PAR JEAN-GEORGE JACOB.

Cessez la danse et les chants joyeux. Ici dans le silence sévère de la Piété, des couronnes funèbres parlent, une croix de cendres dit : Tout ce qui est né ici-bas deviendra cendres et poussière !

Que des autels ce cri pénètre dans les palais, qu'il y interrompe la fête, qu'au lieu du banquet il retentisse dans les salles royales : Ceux qui tiennent le sceptre ici-bas deviendront cendres et poussière !

Qu'au lieu où s'élèvent les trophées, aux lieux où triomphent les conquérants, où tremblent les peuples, ces mots retentissent sourdement : Tout ce qui porte ce laurier ici-bas deviendra cendres et poussière !

Comme ils combattent ! comme ils s'agitent ! comme ils cherchent ! comme ils maudissent ce qu'ils ont trouvé ! l'esprit inquiet entasse des rochers pour les rejeter ensuite. Tout ce qui s'agit ici-bas deviendra cendres et poussière !

Vois le temple ! Des hommes, des vieillards, des jeunes gens y marchent, la mère ravie presse son enfant sur son sein. Tout ce qui fleurit et mûrit ici-bas deviendra cendres et poussière !

Hélas ! semblables à eux, des milliers d'êtres vinrent et s'en allèrent. Leurs noms sont oubliés, leurs ossements sont sous la pierre qui se brise. Tout ce qui naît ici-bas deviendra cendres et poussière !

Abandonnée du monde, sans amis, sans repos, la Fidélité regarde dans une tombe ouverte. Ce qui aime si puissamment ici deviendrait-il cendres et poussière ?

Des plaintes amères se font entendre dans les plus beaux jours du printemps. C'est l'épouse du génie qui gémit ; son bien-aimé n'est plus qu'une ombre ! Non, l'amour ne peut périr, ce qui meurt ressuscitera !

Et ce désir fraternel d'essuyer toutes les larmes ? cette charité qui remplit la main du pauvre, qui paie